

Marivaux

LE JEU
DE L'AMOUR
ET
DU HAZARD,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES,
Par M^r. de Marivaux.

*Représentée, pour la première fois, par
les Comédiens Italiens ordinaires du
Roi, le 23 Janvier 1730.*



Ylh
9529

A

Y Th.
9529

(2)

LE JEU

DE L'AMOUR

ET

DU HAZARD,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

*Représentée, pour la première fois, par
les Comédiens Italiens ordinaires du
Roi, le 23 Janvier 1730.*

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme-de-Chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.

LE JEU
DE L'AMOUR
ET

DU HAZARD,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.



AIS, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous ?
Pourquoi répondre de mes sentimens ?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre pere me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie. Moi, je lui réponds qu'oui ; cela va tout de suite : & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ! quelle sotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est encore oui, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; & sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que si elle osoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISSETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons ; quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premierement, c'est que tu n'as pas dit vrai ; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISSETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISSETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sais-je : peut-être ne me conviendra-t-il point ; & cela m'inquiete.

LISSETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit ; qu'on ne sauroit être d'un meilleur caractere : que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse ! que tu es folle avec tes expressions !

LISSETTE.

Ma foi, Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espece-là veuille se marier dans les formes : il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fut en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour : sociable & spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi tout en sera bon, dans cet homme-là : l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

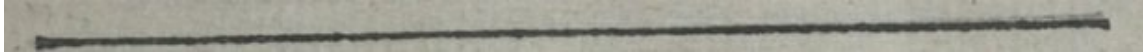
SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais ; & on dit qu'il y ressemble mais c'est un *on dit* ; & je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel

homme, dit-on, & c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis ! tant pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite !



SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens. Volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh ! il a tort d'être fat ; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait : paffe.

LISETTE.

Oui-dà, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en dispense ; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable, qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère ; & cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contre font-ils pas, sur-tout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroisoient avec leurs amis les meilleures gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même : il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste ; aussi l'est-il, répondoit-on : je l'ai répondu moi-même : sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoît

un quart-d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié : sa femme, ses enfans, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là ; pendant qu'il promene par-tout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, & qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISSETTE.

Quel fantasque, avec ses deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Leandre, quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'est un homme qui ne dit mot ; qui ne rit ni qui ne gronde : c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible ; sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle ; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne : n'est-ce pas-là un mari bien amusant ?

LISSETTE.

Je gele au récit que vous m'en faites. Mais Tersandre, par exemple ?

SILVIA.

Oui, Tersandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme. J'arrive ; on m'annonce : je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé : vous auriez dit qu'il sortoit de la conversation la plus badine ; sa bouche & ses yeux rioient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes. Qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer : je la trouvai comme je serai peut-être. Voilà mon portrait à venir ; je vais, du moins, risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette. Si j'allois te faire pitié aussi ! Cela est terrible ! Qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISSETTE.

Un mari, c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là ; il me raccommode avec tout le reste.

SCENE II.
M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH ! bonjour, ma fille : la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me parois triste : Lisette de son côté baisse les yeux. Qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc, toi ; de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart, & puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis & qui viennent de pleurer : voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? Une ame, un portrait ! Explique-toi donc ; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari ; je lui citois celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venoit de la quereller ; & je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va & qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, & une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premierement, il est beau ; & c'est presque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis ! rêves-tu, avec ton tant pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend : c'est la doctrine de Madame ; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela : tiens, ma chere enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage-là avec son pere, qui est mon intime & mon ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-dessus : je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point ; tu n'as qu'à le dire, & il repart : si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera, comme à l'Opéra. Vous me voulez, je vous veux ; vîte un Notaire, ou bien : m'aimez-vous ? non ; ni moi non plus ; vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante ; il étoit absent quand j'étois chez son pere ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurois craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaisance, & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, si j'osois, je vous propoferois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliserait tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle : si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien ! abuse : va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi,

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ? Lisette a de l'esprit, Monsieur ; elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la sienne.

M. ORGON, à part.

Son idée est plaisante. (*haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. (*à part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier ; elle ne s'y attend pas elle-même.... (*haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

LISETTE.

Moi, Monsieur, vous savez qui je suis ; essayez de m'en conter, & manquez de respect, si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hem ? retrouvez-vous Lisette ?

M. ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de tems à perdre ; va t'ajuster suivant ton rôle ; Dorante peut nous surprendre : hâtez-vous ; & qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette ; venez m'y coëffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions : un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, Marquise, marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere ; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter : j'ai des affaires sérieuses, & mon pere vous les dira ; je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

NE l'amusez pas, Mario ; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur ?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque ? lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere ; Hum.... *Je ne sais au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils : elle est bizarre, il en convient lui-même ; mais le motif est pardonnable & même délicat ; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous, que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son Maître.*

MARIO.

Ah, ah ! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste..... *Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux ; & il espere, dit – il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté. Vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos....* Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout ; voici ce qui arrive : c'est que votre sœur inquiete de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie ; & cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement la Maîtresse & la Suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? Avertirai-je votre sœur, ou non ?

MARIO.

Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger ; & je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un & à

l'autre : il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement ; voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute Soubrette qu'elle sera ; & cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne sauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.



SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monsieur ; ai-je mauvaise grace en femme-de-chambre ? Et vous, mon frere, vous savez de quoi il s'agit, apparemment ; comment me trouvez-vous ?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet : mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue ; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi ; si mes charmes font ce coup là, ils me feront plaisir, je les estimerai : d'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs, ils n'oseront m'aborder ; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur ; ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien ! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile : les valets sont naturellement indiscrets, l'amour est babillard, & j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET.

Monsieur il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler ; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre : c'est sans doute le valet de Dorante ; son maître peut être resté au Bureau pour affaires. Où est Lisette ?

SILVIA.

Lisette s'habille, & dans son miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante ; elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.



SCENE VI.

DORANTE en valet, M. ORGON,
SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon ; n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence ?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, & qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté ; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle ; ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît : continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur le qui vive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; & toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette ; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah !

SILVIA, bas à MARIO.

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon ; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces Messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette ; & je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans ; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh ! doucement ; s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel ; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui ! le prenez-vous sur ce ton-là ? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur ; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous ; Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; & vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son Maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part*.

ILS se donnent la comédie : n'importe, mettons tout à profit ; ce garçon-ci n'est pas sot, & je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter ; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part*.

Cette fille-ci m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde, à qui sa physionomie ne fit honneur : lions connoissance avec elle... (*haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta Maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce dessein – là, je te l'avoue : tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique ; mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets, je suis presque timide : ma familiarité n'ose~roit s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête ; & quand je te tutoie, il me semble que je joue : enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espece de suivante es-tu donc, avec ton air de Princesse ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli, assurément : mais je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux, dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laissons-là l'amour, & soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela ? ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part*.

Quel homme pour un valet ! (*haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela est plaisant ! Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de

condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons. Tu as l'air bien distingué ; & l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ha, ha, ha ! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part*.

Il le mériterait. (*haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question : treuve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit ; j'aurois peur de la vérifier : je n'ai point de foi à l'astrologie ; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part*.

Il ne tarit point..... (*haut.*) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA.

Non ; mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien ; & moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; & quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai

souhaitée d'abord que je t'ai vue. Il te falloit encore cette grace-là ; & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part*.

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*haut.*) Dis-moi ; qui es-tu, toi, qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens, qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fut permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part*.

Nous voilà, grace au Ciel, en conversation réglée. (*haut.*) Bourguignon, je ne saurois me fâcher des discours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi ! je me fâcherai : tu m'impatientes : encore une fois, laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part*.

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (*haut.*) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ? faudra-t-il que je te quitte ? (*à part.*) Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette ; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ! soit ; je voulois te parler de lui aussi, & j'espere, que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis – là, par exemple.

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent : fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; & je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrois bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter ; car assurément cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie ; je ne pars point, me voilà encore, & je réponds ; en vérité, cela passe la raillerie. (*haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je ; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement ; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau & toi, avez-vous été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçut mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un Domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere, qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monsieur Orgon & sa fille, sans doute, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pere & ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser ; & ils m'attendent pour être marié : cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui ; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur ; le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain !

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas ? Oui, Monsieur, nous avons tort ; & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais avant que de partir, dites-moi une chose : vous, qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux ; entreprenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter ; mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car assurément il seroit venu : & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part*.

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.



SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien ! Monsieur, mon commencement va bien : je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butord que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ? mon entrée est si gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes & triviales. Je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites : & puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit ; que faut-il que je fasse ?

ARLEQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monsieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE,
ARLEQUIN.

M. ORGON.

MON cher Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop ; & il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute : au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi, votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon : mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti ; & j'étois bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille ; elle a été un peu indisposée ; en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard est gourmet ; il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE. LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien ! que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de Mademoiselle Silvia ; moi-même, je l'ai trouvé d'abord sans conséquence ; mais je me suis trompé.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc ?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même : mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à

donner à Mademoiselle votre fille. Il est tems qu'elle se déclare, cela presse ; car un jour plus tard, je n'en répons plus.

M. ORGON.

Eh ! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille, quand il la connoîtra ? Te défies-tu de ses charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette. (*il rit.*) ah, ah, ah !

LISETTE.

Nous y voilà ; vous plaisantez, Monsieur, vous vous moquez de moi ; j'en suis fâchée ; car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup ; ce soir il m'aimera ; il m'adorera demain : je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien ! que vous importe ? S'il vous aime tant ; qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le menes jusques-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde : jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissé faire tout seuls ; j'ai ménagé sa tête si je m'en mêle, je la renverse : il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais dis-moi : ma fille t'a-t-elle parlé ? Que pense-t-elle de son prétendu ?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler ; car ce prétendu mobsede : mais à vue de pays, je ne la crois pas contente ; je la trouve triste, rêveuse ; & je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle ; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'est un original ; j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait : il la regarde, & soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche.

LISETTE.

Mais.... elle rougit.

M. ORGON.

Bon ! tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusques-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Et bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître ; & si elle se fâche, ne t'en inquiete point, ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche, apparemment.

SCENE II.
LISETTE, ARLEQUIN,
M. ORGON.

ARLEQUIN.

AH ! je vous trouve, merveilleuse Dame ; je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans : je vous laisse ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu, avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience : adieu.

SCENE III.
LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bon-homme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monsieur : c'est par galanterie que vous faites l'impatient : à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne sauroit être bien fort ; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours ! un amour de votre façon ne reste pas long-tems au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien ; le second lui a donné des forces, & le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite : ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sauroit avoir la paix, qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, *lui baisant la main.*

Cher jou-jou de mon ame ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille.

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

ARLEQUIN.

De la raison ! hélas ! je l'ai perdue : vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant ? je ne saurois me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone ! adorable ! votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite !

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous, c'est votre valet.



SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN,
LISETTE.

DORANTE.

MONSIEUR, pourrois-je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN.

Non : maudite soit la valetaille qui ne sauroit nous laisser en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisième. Voyons ?

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent.

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, & non pas des mots, cela.... (*à Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci : ne te livre point : parois sérieux & rêveur, & même mécontent : entends-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquiétez-pas, & retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame ! sans lui j'allois vous dire de belles choses ! & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne ?

LISETTE.

La question est vive : savez-vous bien que vous m'embarrassez ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous : je brûle & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vite.

ARLEQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous ?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez : tenez, je vous aime, moi : faites l'écho ; répétez, Princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! Eh bien ! Monsieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Madame, je me meurs ; mon bonheur me confond ; j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez ! cela est admirable.

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, quand nous en serons-là, j'y perdrai beaucoup ; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne savez pas les miennes ; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

ARLEQUIN.

Les peres & meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot ; quand je vous aurois vu, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce ferment-là que vous ; & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, & je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurois vous souffrir dans cette posture-là ; je serois ridicule de vous y laisser : levez-vous. Voilà encore quelqu'un.



SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

QUE voulez-vous, Lisette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas ! Hé ! ma mie, revenez dans un quart-d'heure, allez : les Femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre Soubrette ! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille : nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie ; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette ?

SILVIA.

Mais, Madame...

ARLEQUIN.

Mais. Ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA.

(*A part.*) Ah ! le vilain homme ! (*haut.*) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le diable le veut & elle aussi.... Patience.... je me promènerai en attendant qu'elle ait faite. Ah ! les sottes gens que nos gens !

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire essayer les brutalités de cet animal-là !

LISETTE.

Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois : il faut que je paroisse ou la Maitresse, ou la Suivante ; que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien. Mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse. Vous voyez bien que cet homme – là ne vous convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle, avec votre examen ? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit ; car il me suit, & ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'époufer.

LISETTE.

Je ne saurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez ? Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ? Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là ?

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien ! je vous charge de lui dire mes dégouts, & de l'assurer qu'ils sont invincibles : je ne saurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISSETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je ; & votre peu de zele aussi.

LISSETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est ; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISSETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte ?

SILVIA.

Hum, la sotte ! Son valet a bien affaire ici !

LISSETTE.

C'est que je me méfie de lui ; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu : & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISSETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal-adroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses ? A qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? Car enfin, vous m'obligez à le justifier. Il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécille, moi, qui écoute ses histoires.

LISSETTE.

Oh ! Madame, dès que vous le défendez sur ce ton là, & que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là ? Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce discours ? Que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISSETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vûe comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier ; je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation.... qui... va jusqu'aux larmes.

LISSETTE.

En quoi donc, Madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis,

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusques-là ! Bonne opinion, juste Ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ?

LISSETTE.

Je n'en sais rien : mais je ne reviendrai de long – tems de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable ; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

JE frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! Comme ces gens-là vous dégradent ? Je ne saurois m'en remettre ; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! ah ! l'étrange chose ! Ecartons l'idée dont cette insolence est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon ; voilà cet objet en question, pour lequel je m'emporte : mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ; & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je suis forcé de te parler ; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien ! crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton Maître s'en va ? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'acheve ta pensée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même, si j'en avois envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vûe.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'est en effet : je ne te veux ni bien, ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres ; & je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable : Tu m'ôtes, peut-être, tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi : Tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire ; & si tu étois instruit, en vérité tu serois content de moi ; tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable ; c'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités – là ne sont bonnes qu'en passant ; & je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressembleroit plus à rien.

Ainsi finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie : qu'est-ce que cela signifie ? c'est ce moquer : allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Lisette, que je souffre !

SILVIA

Venons à ce que tu voulois me dire : Tu te plaignois de moi, quand tu es entré ; de quoi étoit-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un pré texte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela ! Quand je me fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta Maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon Maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine : & si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh ! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti.... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir : Vous partez, mastu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse – là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute : c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vûe.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savois, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer ? hélas ! quand même j'aurois ton cœur.....

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve ! quand tu l'aurois, tu ne le saurois pas ; & je ferois si bien, que je ne le saurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient-là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SIIVIA.

Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit ; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Désespere une pas sion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cet te certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même : il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon & Mario entrent, & ne disent mot.

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA,
DORANTE.

SILVIA.

AH ! nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon – là à mon aventure. Que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place là. Leve – toi donc, Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu ? je ne te hais point. Leve-toi ; je t'aimerois si je pouvois : tu ne me déplaïs point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimâsse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi ?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas ? tu me souffrirois ?

SILVIA.

Volontiers. Mais leve-toi.

DORANTE.

Tu paroïs le dire sérieusement ; & si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.

M. ORGON, *s'approchant*.

C'est bien dommage de vous interrompre ; cela va à merveille, mes enfans ; courage.

SILVIA.

Je ne saurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur ; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense ?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette ; & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur ?

MARIO.

Vous-même, Monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.



SCENE XI.
SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien ! Silvia, vous ne nous regardez pas : vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où seroit le motif de mon embarras ? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur ; il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître ?

SILVIA.

Qui ? le domestique de Dorante ?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant, on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi : & c'est sur quoi j'étois bien – aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere : & per sonne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur : elle est trop forte pour être si naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frere ! & qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ; voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur ? comme tu t'emportes !

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage ; & je me ferois déjà démasquée, si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-enbien, ma fille ; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, & de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere ? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi ! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui ?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans ! m'a dégoûtée de lui ! dégoûtée ! j'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable, j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose : & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira ; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange : à qui en as-tu donc ? d'où vient que tu es si fort sur le qui-vive ? dans quelle idée nous soupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frere : par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des visions ?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître : & Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en suis encore toute surprise ; & c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surprise ? Un moment après un mauvais esprit raisonne ; il faut se fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ? Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t-on ? instruisez-moi, je vous en conjure : cela est-il sérieux ? me joue-t-on ? se moque-t-on de moi ? je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne : comment donc ? des surprises, des conséquences ! Eh qu'on s'explique : que veut-on dire ? On accuse ce valet, & on a tort ; vous vous trompez tous ; Lifette est une folle, il est innocent, & voilà qui est fini : pourquoi donc m'en reparler encore ? car je suis outrée.

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille ; tu aurois grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux, il n'y a que ce valet qui est suspect ici ; Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement ! Sur-tout que Lisette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras si tu veux ; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime ; & cela t'importune, assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre : il me prend pour une suivante, & il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas ?

SILVIA, *à part*.

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajouté, volontiers ; sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah ça, parlons sérieusement : quand finira

la comédie que vous vous donnez sur mon compte ?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis.... Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grace ? & moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera ; allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur ; sans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *seule*, DORANTE,
qui vient peu après.

SILVIA.

AH ! que j'ai le cœur serré ! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve : toute cette aventure-ci m'afflige : je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne : je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah ! je te cherchois, Lisette.

SILVIA,

Ce n'étoit pas la peine de me trouver ; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant : mais écoute-moi, te dis-je ; tu vas voir les choses bien changer de face, parce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi fera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois : mais tâche de m'estimer sans me le dire ; car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'as promis le secret ; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvemens ; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi : adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh ! qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah ! Lisette ! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire ; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse, avant que de l'épouser. Mon pere, en partant, me permit ce que j'ai fait, & l'événement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse donc je devois être l'époux, & j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le

dire ; mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *part.*

Cachons-lui qui je suis.... (*haut.*) Votre situation est neuve, assurément ! Mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, & ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux ? M'aimez-vous jusques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien : & dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte ; & je le payerois volontiers du mien, si je ne craignois pas de le jeter dans un engagement qui lui seroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles.

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet ; les choses n'iront pas si vite : nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils.

Il sort.

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût-là Dorante !

SCENE XIII.
SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent ; je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, *vivement*.

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je : je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort : il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici : allons trouver mon pere ; il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer : vous en avez déjà dit quelque chose en badinant ; mais sur-tout gardez bien le secret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien ; car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez ; ne perdons point de tems. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.
DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HÉLAS ! Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement ; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable, je crois que tu te moques de moi ! tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aie chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraud !

ARLEQUIN.

Maraud soit : mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle imagination il lui prend !

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient aussi : un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, & que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom ? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends-tu ?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous : cette Demoiselle m'adore, elle m'idolâtre ; si je lui dis mon état de valet, & que nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la nôce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons ?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractere. Jespere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, & que son amour me fera passer à la table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE, *seul*, & *ensuite* MARIO.

DORANTE.

TOUT ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable..... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, & savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ?

MARIO.

Vous en contez à Lisette ?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit : ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non ; mais qu'est-ce que cela vous fait ? Supposé que Lisette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? vous avez le langage bien précieux, pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette ? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur, que je n'imité personne : mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre chose à me dire ? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, & de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds ? Modere-toi un peu. Eh bien ! tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi ; après.....

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le fussiez, Monsieur ?

MARIO.

Ah ! le voici : c'est que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très-fâché qu'elle t'aimât : c'est que sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela ; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais, Monsieur, vous l'aimez donc beaucoup ?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mesures ; comprends-tu ce que cela signifie ?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait ; & sur ce pied-là vous êtes aimé, sans doute.

MARIO.

Qu'en penses-tu ? est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être ?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne ; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime : & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien ; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur : Lisette ne sait donc pas vos desseins ?

MARIO.

Lisette fait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas sensible ; mais j'espere que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit : son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras..... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour lutter contre moi.



SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH ! te voilà, Lisette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur ? vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien, je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste ; est-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne saurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répètera-t-il pas, quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour ? oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon ; voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part*.

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia*.

Vous ne demandez, peut-être, pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.



SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant*.

Ha, ha, ha, ha !

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante qui sort, & que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagême : & d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur, ni de plus obligeant pour lui, que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais, où en est-il précisément, ma sœur ?

SILVIA.

Hélas ! mon frere ! je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas ! mon frere, me dit-elle ! Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'el le dit ?

M. ORGON.

Quoi ! ma fille ! tu esperes qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

SILVIA.

Oui, mon cher Pere, je l'espere.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher Pere ! tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ha, ha ! je prends ma revanche : tu m'as tantôt chicanné sur les expressions : il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes : ta

joie est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante, & moi, nous sommes destinés l'un à l'autre ; il doit m'épouser : si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ? si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! il ne pourra jamais se rappeler notre histoire, sans m'aimer : je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire : c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hazard le plus singulier, le plus heureux, le plus.....

MARIO.

Ha, ha, ha ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, sur – tout si tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait ; Dorante est vaincu : j'attends mon captif.

MARIO.

Ses sers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer, ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinerà son pere, en m'épousant : il croit trahir sa fortune & sa naissance ; voilà de grands sujets de réflexion : je serois

charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne ; je veux un combat entre l'amour & la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

M. ORGON.

C'est-à-dire, que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme ; & il est tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO,
LISETTE.

M. ORGON.

PAIX, voici Lisette ; voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion : je vous ai pris au mot ; j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent ? Madame me le cede-t-elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non : je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits ; & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse ? Monsieur le veut bien aussi ?

M. ORGON.

Oui : qu'il s'accommode ; pourquoi t'aime-t-il ?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends ; j'y mets pourtant une petite restriction : c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le saura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien ! cette tête en si bon état, ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là ? je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche ; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre : il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste ; retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.



SCENE VI.
LISSETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENFIN, ma reine, je vous vois, & je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISSETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISSETTE.

Non, mon cher ; la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah ! que ces paroles me fortifient.

LISSETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, & les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISSETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous : je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette & potelée, je vous prends sans marchander ; je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah que nenni : vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi-bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras, je serois bien effronté si je n'étois point modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monsieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Hé ! je me connois bien aussi, & je n'ai pas-là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais c'est-là le diable que de me connoître : vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part*.

Tant d'abaissement n'est pas naturel ! (*haut.*) D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le lievre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas...

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, *à part*.

Préparons un peu cette affaire-là..... (*haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste ? Soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? Un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis..... N'avez-vous jamais vu de fausse monnoie ? Savez-vous ce que c'est qu'un Louis d'or faux ? Eh bien ! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc : quel est votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom ! (*à part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? non ; cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de Soldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un Soldat ?

ARLEQUIN.

Oui ; par exemple, un Soldat d'anti-chambre.

LISETTE.

Un Soldat d'anti-chambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle, enfin.

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot, tenez !

ARLEQUIN, *à part.*

La jolie culbute que je fais-là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! Madame, si vous préféreriez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! je ne saurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! & il n'y a plus que ce parti-là à prendre.... Va, va, ma gloire te pardonne ; elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame ? Ah ! que mon amour vous promet de reconnoissance !

LISETTE.

Touche-là, Arlequin ; je suis prise pour dupe : le Soldat d'anti-chambre de Monsieur, vaut bien la coëffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuse de Madame !

LISETTE.

C'est mon Capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque !

LISETTE.

Prend ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere !

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi oui : en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage ; & tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous ; ne faisons semblant de rien, & n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton Maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma Maîtresse : ne l'avertis de rien ; laissons les

choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame, (*riant.*) Ha, ha, ha !



SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien ! tu quittes la fille d'Orgon : lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Arlequin, & que j'avois un habit d'ordonnance ; eh bien ! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit ; le votre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en imposes ; elle ne fait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebieu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse ; que je n'ai pas besoin de votre fripperie pour pousser ma pointe ; & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est pas concevable ; & je vois bien qu'il faudra que j'avertisse Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre pere ? ah ! le bon homme ! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme..... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! As-tu vu Lisette ?

ARLEQUIN.

Lisette ! non : peut-être a-t-elle passé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en ; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres sont un peu aisées ; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu : quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bon jour, Lisette : je vous recommande Bourguignon ; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

QU'ELLE est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il si

SILVIA, *à part*.

Quelle froideur ! (*haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, & prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il est tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito* ; & je laisserai un billet qui instruira M. Orgon de tout.

SILVIA, *à part*.

Partir ! ce n'est pas – là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais.... pas trop

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même ; & je ne saurois m'y résoudre : j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre ; & ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de Monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer : mais je ne suis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu Lisette.

SILVIA.

Prenez garde : je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligé de vous le dire.

DORANTE.

A merveille : & l'explication ne me seroit pas favorable ; gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable, d'être si bien au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

Il s'en va.

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (*elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant ; il rêve, il regarde si je tourne la tête : je ne saurois le rappeler, moi.... Il seroit pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait ! Ah ! voilà qui est fini : il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frere est un maladroit, il s'y est mal

pris ; les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement ! ... Dorante reparoît pourtant ; il me semble qu'il revient ; je me dédis donc ; je l'aime encore.... Feignons de fortir afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monsieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante ; & vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ! est-ce à vous à vous plaindre ; vous qui me voyez prendre mon parti, sans me rien dire ?

SILVIA.

Hum. Si je voulois, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez-donc : je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allâsse ; ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit ? Je ne saurois vous aimer ! qu'en savez-vous ? vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien ! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi ; tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point : vous ne craignez que mon indifférence ; & vous êtes trop heureux que je me taife. Que vous importent mes sentimens ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répétez si souvent que je vous crois : mais pourquoi m'en persuadez-vous ? Que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieus ? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez ; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition ; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez, peut-être, au sortir d'ici, & vous aurez raison. Mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur ; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Savez-vous bien que si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus ? Jugez donc de l'état on je resterois ; ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes ; l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison ; & vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah ! ma chere Lisette ; que viens-je d'entendre ! tes paroles ont un feu qui me pé netre : je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne dispa roisse devant une ame comme la tienne ; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi ; & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse ? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font ? & croyez-vous que cela puisse durer ?

DORANTE.

Vous m'aimez donc

SILVIA.

Non, non : mais si vous me le demandez encore, tant-pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus ?

DORANTE.

Non, Lisette ; Mario ne m'allarme plus : vous ne l'aimez point ; vous ne pouvez plus me tromper ; vous avez le cœur vrai ; vous êtes sensible à ma tendresse ; je ne saurois en doutez au transport qui m'a pris, j'ens suis fûr ; & vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là

SILVIA.

Oh ! je n'y tâcherai point ; gardez-là, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE

Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

SILVIA.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune ?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vûe ; ma fortune nous suffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je

ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, & laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout : vous... vous ne changerez jamais ?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVI

Que d'amour !



SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE,
LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

AH ! mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante ; venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eût jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son pere, Monsieur ?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux ; après cela, je n'ai plus rien à vous dire : vous m'aimez, je n'en saurois douter. Mais, à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous ; jugez

du cas que j'ai fait de votre cœur, par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là ? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant sù que par vous.

DORANTE.

Je ne saurois vous exprimer mon bonheur, Madame ; mais ce qui m'enchant le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame. Vous avez perdu votre rang ; mais vous n'êtes point à plaindre, puisqu'Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas ; avant notre reconnoissance votre dot valoit mieux que vous ; à présent vous valez mieux que votre dot. Allons. faute Marquis.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie qui a pour titre, *Le Jeu de l'Amour & du Hazard*, qui doit être imprimée dans le Recueil du nouveau Théâtre Italien. Fait à Paris ce 21 Février 1730.

DANCHET.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Le Jeu de l'amour et du
:hazard: +hasard+ , comédie en
trois actes, représentée, pour la
premiere fois, par les
Comédiens italiens ordinaires
du Roi, le 23 janvier 1730***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64959202>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. ACTEURS.
3. LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD, COMÉDIE.
 1. ACTE PREMIER.
 1. SCENE PREMIERE. - SILVIA, LISETTE.
 2. SCENE II. - M. ORGON, SILVIA, LISETTE.
 3. SCENE III. - MARIO, M. ORGON, SILVIA.
 4. SCENE IV. - M. ORGON, MARIO.
 5. SCENE V. - SILVIA, M. ORGON, MARIO.
 6. SCENE VI. - DORANTE en valet, M. ORGON, SILVIA, MARIO.
 7. SCENE VII. - SILVIA, DORANTE.
 8. SCENE VIII. - DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.
 9. SCENE IX. - DORANTE, ARLEQUIN.
 10. SCENE X. - M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.
 2. ACTE II.
 1. SCENE PREMIERE. - LISETTE, M. ORGON.
 2. SCENE II. - LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.
 3. SCENE III. - LISETTE, ARLEQUIN.
 4. SCENE IV. - DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.
 5. SCENE V. - ARLEQUIN, LISETTE.
 6. SCENE VI. - LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.
 7. SCENE VII. - SILVIA, LISETTE.
 8. SCENE VIII. - SILVIA.
 9. SCENE IX. - DORANTE, SILVIA.
 10. SCENE X. - M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.
 11. SCENE XI. - SILVIA, MARIO, M. ORGON.
 12. SCENE XII. - SILVIA, seule, DORANTE, qui vient peu après.

13. SCENE XIII. - SILVIA, MARIO.

3. ACTE III.

1. SCENE PREMIERE. - DORANTE, ARLEQUIN.

2. SCENE II. - DORANTE, seul, & ensuite MARIO.

3. SCENE III. - SILVIA, DORANTE, MARIO.

4. SCENE IV. - M. ORGON, MARIO, SILVIA.

5. SCENE V. - M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

6. SCENE VI. - LISETTE, ARLEQUIN.

7. SCENE VII. - DORANTE, ARLEQUIN.

8. SCENE VIII. - DORANTE, SILVIA.

9. SCENE DERNIERE. - M. ORGON, SILVIA, DORANTE,
LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

4. APPROBATION.

5. À propos de cette édition numérique